



Peter Seibt

BALAOU DU PACIFIQUE

Peter Seibt

Balaou du Pacifique

© Peter Seibt, 2020

ISBN numérique : 979-10-262-5834-6

Librinova”

Courriel : contact@librinova.com

Internet : www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

La Japonaise

Je l'ai rencontrée pour la première fois dans l'escalier de la maison.

Il pleuvait dehors, et j'étais en train de sortir à contre-cœur. Mais il me fallait des cigarettes.

J'habite une vieille maison, et l'escalier en colimaçon est de ceux qu'il faut éviter lorsqu'on a trop bu.

Dans le dernier tournant, je suis tombé sur elle.

Deux grands yeux couleur ambre. Un tout petit nez. Une bouche griotte.

— Bonjour, claironna-t-elle, en hauteur de mon nombril, je suis la nouvelle locataire. J'habite tout en haut, sous les toits...

Elle gloussa, comme si c'était drôle.

Ses cheveux courts, tout mouillés, étaient d'une couleur grinçante, entre l'orange et le cuivre. Elle les secoua joyeusement, tout en arrosant mon nouveau T-shirt.

— Vous habitez au premier, n'est-ce pas ? Un prof de maths, bizarre mais gentil, a dit la propriétaire...

Elle avait l'air amusé.

De grosses gouttes de pluie ruisselaient sur son visage pâle, laissant des traces de maquillage noires.

Un clown, un clown tombé d'un griottier...

— Vous êtes japonaise ?

Elle avait des cils. Quand-même.

— Comment avez-vous deviné ?

— Ah, les mangas...

Elle fronça les sourcils.

— Il faut que je monte, murmura-t-elle.

Lors de son passage difficile – sorry, j’ai souillé votre beau T-shirt – je pris note du reste : une blouse jaune, pâturage de dragons rouges, un petit gilet noir, des pantalons larges en coton vert.

Le tout un tantinet trop grand pour ce petit corps.

Un moineau. Un moineau clown.

Deux bras nus – des allumettes robustes – portant deux grands sacs en plastique, avec les achats : la tignasse des poireaux, un boomerang d’une baguette à moitié brisée, le sourire narquois d’une bouteille de Casanis, un pot de menthe fraîche. Et la corvée d’un paquet de quatre rouleaux essuie-tout sous les bras.

Je me retournai pour la voir disparaître dans le tournant de l’escalier. Elle avait d’assez longues jambes, et elle montait, penchée en avant comme si un fil accroché à son petit derrière la soulevait, dirigé par une grande main lointaine, au-dessus des toits de la ville.

Ce fut ma première rencontre avec la Japonaise.

La deuxième se fit attendre.

Apparemment, on n’avait pas le même rythme de vie.

Mais ma curiosité était réveillée. Je me mis à guetter sa boîte aux lettres.

À vrai dire, il n’existe pas de boîte aux lettres à la maison. Le facteur arrive habituellement autour de midi, et il jette notre courrier dans le couloir d’entrée, entre la porte extérieure en grille de fer, et la porte principale en joli bois massif.

Le premier locataire qui a failli marcher sur ce tas de lettres, brochures, journaux et autres objets timbrés, ramasse le tout et fait le tri dans les casiers ouverts, à côté de la porte d’entrée.

C’est ainsi que notre courrier est en quelque sorte un peu chose commune.

La Japonaise recevait plein de courrier, presque chaque jour.

Elle s'appelait Kikuko Hara.

Il y avait des lettres venant du Japon, avec des timbres énigmatiques, une convocation de la Faculté des Lettres, des cartes postales des Etats Unis et du Brésil, un tout petit colis pittoresque affranchi au Gabon, une enveloppe d'une école de cinéma, deux brochures identiques d'un festival de danse contemporaine, une grande enveloppe du laboratoire d'analyses médicales d'un hôpital à Paris, un dépliant d'un atelier spécialisé en tatouages maori, un avertissement du Trésor Public, Service des Amendes, une carte d'invitation d'un organisme de spéléologie, et une brochure « Rafting en Ardèche ».

Je suis curieux, c'est vrai, mais je vis seul, et je n'ai pas la télévision.

J'aime regarder par la fenêtre du salon qui donne sur la rue – une petite rue sans soleil – tranquillement accoudé, fumant la cigarette, regarder les jeunes mères qui cherchent leurs enfants dans la crèche municipale à côté, saluer les voisins qui promènent leurs chiens, déchiffrer les méandres de la vie privée des deux étudiantes qui habitent en face de moi, et qui jouent la négligence des rideaux à moitié retirés.

C'était une fin d'après-midi paisible, ma petite rue ronronnait béatement, malgré son orphelinat d'un soleil lointain. J'étais en train d'observer un lézard, qui zigzaguait nerveusement sur le mur de la maison d'en face. Est-ce qu'il y avait une sorte de musique codée dans ses mouvements ?

Soudain, un coup de marteau sec explosa dans mes oreilles, suivi d'un cri strident.

Je sursautai.

En bas, dans la rue, la Japonaise.

Elle était immobile, penchée en avant.

Un film arrêté.

Devant elle, un petit tas de terre, garni d'un semblant de géranium, et quelques débris d'un pot, par ci, par là.

La Japonaise leva lentement la tête, très, très lentement.

Deux yeux grands ouverts cherchaient le point de départ de la trajectoire...

Nos regards se croisaient...

Sa bouche était ouverte, comme si elle voulait dire quelque chose...

Mais elle resta muette.

Puis, un tremblement bref et violent secoua son petit corps.

— Je peux vous aider ?

Mon appel sonna faux et ridicule.

Elle lança un dernier regard à ses pieds, puis elle se dirigea lentement vers la porte d'entrée.

J'entendis ses pas hésitants lorsqu'elle monta l'escalier. Devant ma porte, un petit silence.

On frappa.

— Je peux m'asseoir quelque part ?

Sans attendre ma réponse, elle s'installa sur le grand pouf, entre le yucca et la petite table avec le jeu d'échecs.

— Vous voulez boire quelque chose ?

Elle fit oui de la tête, puis murmura : Cinquante degrés, minimum...

Je lui apportai un grand verre rempli du fond d'une bouteille de rhum martiniquais qui traînait dans mon coin de cuisine depuis presque deux ans.

Elle vida la moitié du verre d'un seul coup.

Cette fois-ci, elle portait une sorte de mini-jupe style léopard, et une veste en cuir noir sur un débardeur argenté.

Elle était bien pâle.

Ses longues jambes écartées étaient merveilleusement fines.

— Mon Dieu, vous vous êtes blessée...

Du genou gauche, le sang avait bien coulé, jusqu'aux chevilles.

— Attendez, je vais chercher quelque chose.

Lorsque je revenais de la salle de bains, elle était debout devant mes livres.

— Vous avez vraiment lu toute cette rangée Kawabata ?

Son verre était vide.

— Remettez-vous sur le pouf, que je vous soigne...

La coupure causée par l'explosion du pot de géranium n'était pas trop profonde.

Le tampon trempé d'alcool ne provoqua aucune réaction. Décidément, elle n'était pas douillette. Lorsque je mis le sparadrap, je sentis son parfum : un mélange irritant de fraîcheur bleue sur un fond d'orient doré.

Elle s'était penchée en arrière pour mieux voir les titres des livres au dernier rang de la bibliothèque.

— Vous avez plein d'auteurs japonais. Vous y comprenez quelque chose ?

Le rhum martiniquais. La guêpe sortait son dard.

— J'y prends bêtement plaisir.

— Quel plaisir ?

— Le plaisir du spectateur naïf. Le scénario : Une cage invisible, peut-être en porcelaine transparente, et Elle et Lui, sagement buvant du thé.

À l'extérieur, deux ombres flous et mobiles – projections ou réalité ?

Deux tigres contournant, toujours et toujours, la cage : le tigre du désir et le tigre de la violence...

Elle se leva brusquement.

— Vous n'avez rien compris.

Elle se dirigea vers la porte.

— Il n’y a qu’un seul tigre.

Une petite hésitation, dans la porte entrebaillée.

— Et merci pour tout.

La porte claque. Elle avait disparu.

Une semaine plus tard, je partais pour un mois, invité par un copain mathématicien dans le Nord de l’Allemagne.

Quand je revenais, c’était l’été. Toute la ville était lumière et couleurs. Je repris mes habitudes. Des heures entières sur la place à côté de la maison, à l’ombre des platanes, en jouant aux échecs...

Loisirs, calme, détente.

Des discussions interminables sur les résultats des matchs de foot. Aux courses, je ne comprends rien.

Des clins d’œil sur les filles qui passaient.

Et la Japonaise ?

Son casier était bourré de courrier. Où était-elle ? Je finissais par m’avouer que j’avais envie de la revoir.

Elle entrait dans mes rêves...

Un tableau d’orage. Un hameau lointain et qui brûle. Le firmament tout en feu et fumée. Une toile d’araignée d’éclairs froids. Je traverse une rivière, l’eau jusqu’aux hanches. Sur mes épaules, c’est elle. Ses cuisses se resserrent impitoyablement autour de mon cou. Ses petits pieds qui battent mes reins.

Les deux mains dans mes cheveux, elle me pousse en avant. L’eau est froide, très froide. L’eau monte jusqu’au cou. Le courant devient maître. Et toujours en avant. Toujours en avant. L’emprise de ses cuisses me coupe le souffle. Je perds pied. Tout devient noir...

C'est trois semaines après mon retour qu'elle réapparut.

Il faut dire que je n'ai pas seulement vécu sous les platanes. Mes fins de soirée, je les passais devant mon PC, en rédigeant péniblement le mémoire sur le travail effectué lors de mon déplacement.

J'aime travailler pendant la nuit, surtout en été, où le soleil est si hostile à tout effort de notre cerveau.

Dans le fond, la musique. Je ne peux pas travailler sans musique. Toutes les lumières de la maison sont allumées. Je déteste la pénombre.

Lorsque le travail commence à m'ennuyer, je m'enfuis dans un jeu sur PC.

J'étais en train de faire une partie de golf quand on frappa à la porte.

Il était trois heures du matin.

C'était elle, chancelant sous un immense sac à dos.

— Excusez-moi, mais il n'y a pas de lumière chez moi. Vous n'auriez pas une ampoule...

Elle avait l'air bien fatiguée. Elle monta lentement, très lentement, dans une main le grand paquet de courrier, dans l'autre main le petit boîtier avec l'ampoule.

Je me remis à ma partie de golf, treizième trou. Un birdy.

Comment savait-elle d'avance que son ampoule avait pété ?

Le lendemain, il pleuvait.

Une pluie douce et inoffensive, sœur de la mélancolie et petite-fille de la tristesse.

En rangeant la vaisselle, je fis tomber une assiette.

Constat : J'étais bien nerveux.